

SYRIE BACHAR EL-ASSAD NE VEUT PAS DE TÉMOINS. A HOMS, LA PRESSE EST PRISE POUR CIBLE. NOTRE CAMARADE, LE PHOTOGRAPHE RÉMI OCHLIK, A ÉTÉ TUÉ

CES JOURNALISTES QU'ON ASSASSINE

Il était un des plus talentueux de cette génération de jeunes photojournalistes éclose avec le printemps arabe. Pour Rémi Ochlik, la photographie était plus qu'un métier : une passion, la volonté de raconter le monde dans toute sa beauté et dans toute sa violence. En 2004, il a 20 ans lorsqu'il part en Haïti, pour couvrir la chute du président Aristide. Début 2011, quand la Tunisie se soulève, il fonce. Puis ce sera l'Égypte et la bataille de Libye, pour des images qui lui vaudront le prix World Press. De ces révolutions, Rémi Ochlik avait couvert toutes les étapes, montrant l'espoir et la peur, la liberté et le sang. Alors il a voulu aller en Syrie pour rendre compte du martyre d'un peuple massacré par ses dirigeants. Le 21 février, il est arrivé à Homs, ville rebelle bombardée depuis trois semaines. Quelques heures plus tard, au matin, Rémi Ochlik est tué par les missiles ciblés tombés sur la maison qui abritait les journalistes étrangers.



*Rémi Ochlik,
le 26 février 2011,
au poste frontière
de Ras Jdir, en Tunisie,
où des dizaines de
milliers de réfugiés
libyens affluaient
pour échapper aux
combats dans leur pays.*

PHOTO YOAN VALAT

C'est sur le trajet menant à Homs que Rémi croise ces funérailles. Quatre victimes de plus. En Syrie, la répression a déjà fait au moins 7 600 morts depuis le début des troubles, en mars 2011. Et cette ville au cœur de la rébellion subit une pluie de bombes depuis des semaines. Ici se débattent les hommes de l'Armée syrienne libre (ASL) encerclée par l'armée régulière. Chaque jour tombent une trentaine de personnes, pour la plupart des civils. Rémi tente une première fois de déjouer les barrages, frôle la mort, doit rebrousser chemin, revient. Et passe. Il compte rester une dizaine de jours. A Paris l'attend Emilie, l'amour de sa vie. Il vient de lui dire qu'il veut l'épouser. Depuis que son meilleur ami, Lucas, photographe comme lui, a été tué en Tunisie, le regard de Rémi s'était empreint de gravité. Au-delà du macabre décompte des tragédies, il cherchait l'humanité.

SIX HEURES AVANT SA MORT, LA DERNIÈRE PHOTO DE RÉMI : DES REBELLES ENTERRENT LES LEURS DANS LA NUIT

Lundi 20 février, des villageois inhument quatre hommes tués par un mortier. Les corps sont si déchiquetés qu'ils tiennent dans un même cercueil.

PHOTO RÉMI OCHLIK





JUSQU'AU BOUT, MARIE COLVIN AURA CRIÉ AU MONDE QU'ON MASSACRAIT DES FEMMES ET DES ENFANTS

Dans la nuit du vendredi 17 au samedi 18 février. Paul Conroy a photographié ces femmes et ces enfants qui se terrent dans un des rares sous-sols encore protégés du quartier de Baba Amr.

PHOTO PAUL CONROY





Le 4 février 2011, sur la place Tahrir, au Caire, elle couvre le début du printemps arabe pour le « Sunday Times », journal britannique. Elle porte un bandeau depuis qu'elle a été éborgnée par une grenade au Sri Lanka.

« Aujourd'hui, j'ai vu un bébé mourir. Cela m'a brisé le cœur. » Quand elle pleure ce petit, touché par une bombe tombée sur sa maison, la journaliste américaine de 56 ans vit elle-même ses dernières heures. En trente ans de reportage de guerre, Marie Colvin mesure le danger, parlant de « terreur qu'on éprouve et qu'il faut contenir ». En plein chaos, elle s'obstine, effarée par ces « bombardements qui pleuvent sans répit sur les civils ». Elle partage la vie de ces êtres traqués, terrés dans de fragiles abris, tremblant quand il leur faut servir de cibles alors qu'ils étaient partis chercher du pain, du lait, de l'eau. Elle dénonce aussi le pouvoir syrien, qui prétend poursuivre des « terroristes ». Elle en paiera le prix fort. Le 22 février, elle sera tuée avec Rémi. Paul Conroy, photographe britannique, et Edith Bouvier, reporter au « Figaro », seront blessés.



42 C'EST À TUNIS PENDANT LA RÉVOLUTION DE JASMIN QU'IL RENCONTRE EMILIE. C'EST LE COUP DE FOUDRE

LA RÉDACTION DE PARIS MATCH AVEC EMILIE BLACHERE ET ALFRED DE MONTESQUIOU

Le dernier texto à Emilie, sa compagne, Rémi l'écrit au Liban, dans l'obscurité et le silence d'une ferme près de la frontière syrienne, entouré de rebelles en armes et de passeurs: «Je t'aime fort. J'essaierai de donner des nouvelles.» Ensuite, il éteint son portable, ôte la carte Sim pour éviter que son groupe soit repéré par la police secrète et les tueurs de Bachar El-Assad. Emilie, reporter à Paris Match, le reçoit en rentrant de Grèce où elle a enquêté auprès des exclus de la crise de l'euro. Elle ne peut pas lui répondre, mais ce qu'elle désire qu'il emporte d'elle, elle le lui a dit avant son départ et dans les dizaines de messages qu'ils se sont échangés les jours précédents. Pas les mots de la femme inquiète; ceux de la journaliste, animée de la même passion: «Si tu estimes que tu as les bons contacts et que tu pars avec les bonnes personnes, fonce, vas-y.»

Rémi avait de l'audace, mais il n'avait rien de la tête brûlée.

L'insouciance l'avait quitté en Tunisie, l'année dernière, quand son ami Lucas Dolega, photographe lui aussi, avait trouvé la mort à ses côtés. Ce que Rémi allait chercher à Homs, en Syrie, c'était autre chose qu'un scoop auprès d'hommes, de femmes et d'enfants hachés par les obus d'un tyran, fauchés par les balles des snipers. Rémi voulait poursuivre une chronique commencée dans les rues enthousiastes de Tunis, avec les exaltés de la place Tahrir, au Caire, dans les décombres sanglants de Misrata et Tripoli, jusqu'à la chute de Kadhafi. Ses photos des révolutions arabes sont, pour l'histoire, le plus saisissant témoignage en images de ces bouleversements. Elles sont dans notre mémoire parce qu'elles ont forgé notre conscience. Rémi pensait que le risque physique est parfois inhérent au journalisme, et qu'il lui confère une partie de sa noblesse.

Il pensait qu'il devait être à Homs.

Des photos, Rémi en prend depuis l'enfance, alors qu'il se rêve Indiana Jones, archéologue dans le désert. «A 7 ans, mon frère lui a offert son premier appareil», raconte sa tante

Edith. De ce père, cheminot dans les Vosges, dont la mort le prive à l'adolescence, Rémi garde le souvenir lumineux d'un voyage en Egypte. Et surtout une passion. De sa mère Martine, ouvrière en usine, il hérite la mesure et la douceur. L'envie fragile de devenir prof de français, pendant ses études à l'université de Metz, cède devant sa passion. Edith le soutient quand il monte à Paris suivre les cours de l'école Icart Photo. Il en sort major. Sa première commande, en 2003: le Festival de Cannes. L'année suivante, éclate l'insurrection hallucinée qui conduira à la fuite du président Aristide. Rémi s'envole pour Haïti. Il a 20 ans. A ses proches, il prétend être «en vacances dans les îles». Ses photos d'un peuple soumis à des violences abominables font le tour du monde. Elles portent déjà sa marque: l'implication et l'humanité. Il voulait être grand reporter. Il l'est. Il part au Congo, en Haïti de nouveau, en 2010. Entre-temps, comme bon nombre de photographes de guerre avant lui, il portraitise les célébrités.

Quand la Tunisie se soulève, fin 2010, une génération de jeunes journalistes s'y précipite. Rémi

est, à 27 ans, l'un des plus expérimentés. Ses photos sont publiées par Paris Match et de nombreux magazines. Sa carrière, si l'on peut employer ce mot pour dire l'engagement absolu d'un jeune homme, connaît un tournant. Son regard s'est affûté; sa sensibilité s'est accrue; sa volonté de s'intéresser aux êtres humains en toute situation s'est affirmée. Surtout après la mort de Lucas, auquel il dédie son travail pendant le printemps arabe.

C'est à Tunis qu'il rencontre Emilie. Avec d'autres envoyés spéciaux de Paris Match, elle couvre elle aussi la chute de Ben Ali. Elle est volubile et sait se faire entendre; lui, le silencieux, passe des heures sans prononcer une parole. Quand il parle, c'est à voix basse; il faut parfois tendre l'oreille. Elle s'emballa; il ne perd jamais son calme, au point de paraître froid et distant. Plus tard, à Paris, ils se retrouvent chez des amis communs. «Nos caractères étaient opposés, dit Emilie, mais nous avons tout de suite senti que ça ne nous gênerait pas. Nous nous accordions.» Surtout, tous deux adorent leur métier. Les départs et les retours de reportages rythment leur histoire d'amour.

Un autre Rémi, bien différent du baroudeur impénitent, se dévoile à d'Emilie. Un amateur d'opéra dont les airs dopent les réveils. Un amoureux de littérature, fan de Philippe Djian dont les romans s'empilent au pied du lit. Rémi dévore les livres de peinture et, chaque matin, consulte sur Internet les sites des photoreporters qu'il admire. «J'ai découvert un homme qui n'était jamais satisfait de ce qu'il avait accompli, qui voulait progresser, qui se déterminait en fonction de valeurs simples mais précieuses, déclare Emilie. L'honnêteté d'abord, le respect, la sincérité. Et la générosité avec ses amis. Avec moi, beaucoup.» Pour elle, Rémi troque sa Harley-Davidson, un tape-cul pour le passager, contre une machine aussi puissante mais favorable aux duos. «Avec lui, dit Emilie, j'ai grandi. Mon côté méditerranéen un peu sanguin s'est apaisé. Moi, je lui ai appris à sourire davantage.» Ils sont tous deux à ce moment de la vie où un couple songe à construire un avenir, parle de mariage, d'un enfant. «Rémi avait une façon très juvénile de dire ses sentiments, raconte Emilie, parce qu'il était timide et pudique. C'était toujours au moment où je m'y attendais le moins qu'il faisait ses déclarations les plus belles.»

Ils se sont vus pour la dernière fois le vendredi 10 février. Emilie s'est rendue au siège du journal pour préparer son départ en Grèce. Rémi l'a appelée dans la matinée, lui annonçant qu'il était lauréat du très prestigieux prix World Press pour ses photos de la guerre en Libye. «Il répétait: "Je n'arrive pas à réaliser"» se souvient Emilie. Une demi-heure plus tard, il la rappelle, lui apprend que Paris Match lui a proposé de partir en Syrie en compagnie d'un grand reporter du magazine avec qui il a déjà réalisé des missions délicates, Alfred de Montesquiou. Un instant, Emilie hésite à le rejoindre pour l'embrasser avant son départ. Mais elle renonce; Rémi aime se préparer seul, se concentrer. «Aujourd'hui, je regrette, parce que j'aimerais qu'il soit encore là, dit-elle. Mais c'est la femme qui parle. La journaliste, elle, est fière, très fière, qu'il n'ait pas hésité.» Deux heures plus tard, Rémi est dans l'avion.

Rémi Ochlik, en septembre 2011, lors d'un reportage réalisé pour Paris Match avec Emilie, sa compagne, sur des familles sans logis à La Courneuve.





Rémi et Emilie, en novembre 2011. « Cette photo lui ressemble, dit Emilie : il était très protecteur, mais avec beaucoup de délicatesse. »

Pendant des jours, Rémi, Alfred et des confrères anglais progressent dans les montagnes syriennes, à proximité de Damas. L'armée vient de reprendre la ville de Zabadani, et le réseau clandestin qui devait permettre aux journalistes de travailler s'est effondré. « Il a fallu se cacher de maison en maison, raconte Alfred, puis se glisser entre les lignes de l'armée à l'arrière d'un pick-up, dissimulés sous une couverture, avant de cheminer à 1700 mètres d'altitude, de la neige jusqu'aux genoux. Nous avons avancé pendant cinq heures, à marche forcée dans l'obscurité. » Rémi et ses compagnons parviennent à rejoindre le Liban. « Quand il est sorti de Syrie, le 14 février, dit Emilie, je suis soulagée. Rémi m'a avoué qu'il avait cru plusieurs fois mourir. »

Depuis le Liban, nos confrères ont repris des contacts avec la rébellion pour tenter d'entrer de nouveau en Syrie et d'atteindre Homs assiégée. Une solution s'est présentée. La direction de Paris Match a jugé que cette option était trop risquée. Nos reporters ont été rappelés à Paris. Alfred est rentré. Rémi, lui, a repris sa redoutable liberté de free-lance. Il en avait le droit. Poursuivre ou non relevait de son choix, même si son commanditaire lui conseillait d'agir autrement.

Rémi pensait qu'il devrait être à Homs, y compris dans ces conditions.

Cette nuit-là, dans cette ferme où il envoie son dernier texto à Emilie, les rebelles et les passeurs qui l'entouraient ont attendu dans l'obscurité le moment propice pour se mettre en route. Puis ils sont sortis, ont franchi avec lui les lignes des soldats de Bachar El-Assad. De caches en tunnels, deux nuits et deux jours pour parcourir les 40 kilomètres qui séparent la frontière de Homs. Le reporter espagnol Javier Espinosa a effectué cette traversée avec lui. Il se souvient de cette position rebelle qui venait d'être bombardée, de trois motos encore en feu. Ils ont dormi dans un village où quatre hommes avaient été tués le jour même par un obus de mortier. Quatre corps si endommagés qu'ils ont été enterrés dans un seul cercueil...

Le mardi suivant, 21 février, Rémi et ses compagnons atteignent les abords du quartier martyr de Baba Amr, bastion des rebelles. Dès le soir, Rémi et son groupe, auquel se sont joints la collaboratrice du « Figaro » Edith Bouvier et le photographe William Daniels, entrent dans la ville assiégée. Rémi envoie à Paris Match un dernier message par e-mail. « Il

fait nuit, mais la situation semble incroyablement tendue et désespérée. Demain je commencerai à faire des images. »

Dans le bâtiment qui sert de centre de presse et héberge les journalistes, le groupe retrouve le photographe britannique Paul Conroy et la reporter du « Sunday Times », l'Américaine Marie Colvin. A 56 ans, Marie est une figure légendaire parmi les reporters de guerre. Elle vit depuis trois décennies les conflits en première ligne. Ce soir-là, elle adresse à la BBC et à CNN des témoignages bouleversants sur le sort du peuple de Homs. Peu avant minuit, ils tentent de trouver le sommeil, couchés comme ils peuvent, sur des matelas à même le sol.

Mercredi 22 février, au petit matin, trois missiles s'abattent tout autour du centre de presse. La précision des tirs peut faire supposer que les lieux ont été repérés par un espion, ou bien que l'armée a détecté le signal de téléphones satellitaires. Le régime de Bachar El-Assad aurait alors délibérément choisi de cibler les journalistes, témoins de ses crimes.

A 8h30, un quatrième missile frappe le centre. La secousse est violente, le vacarme assourdissant. « Les premiers cris que j'ai entendus furent ceux de Paul. L'obscurité s'était abattue d'un coup sur l'immeuble », écrit Javier Espinosa dans le quotidien espagnol « El Mundo ». Paul Conroy hurle : « Ils m'ont eu, ils m'ont eu, et Marie aussi. » La journaliste américaine a été décapitée. Rémi est mort sur le coup. Edith Bouvier souffre d'une double fracture ouverte. « Des corps gisaient les uns près des autres ou les uns sur les autres, parmi les casques, les ordinateurs et les appareils photo, poursuit Javier. L'explosion a propulsé des fragments de portes et des débris de verre comme autant de shrapnells mortels. Le missile a laissé un énorme cratère... » Javier et William Daniels ont eu de la chance. Un mur les séparait de leurs compagnons et les a protégés des impacts. « Le destin se joue parfois à quelques centimètres », dira Javier.

Ce jour-là, au moins treize Syriens ont été tués à Homs. Des morts qui s'ajoutent aux milliers de morts, sans que personne ne semble trouver le moyen de faire cesser le massacre.

Rémi avait prévu, à son retour, de se rendre avec Emilie à Amsterdam pour recevoir le trophée du World Press que ses confrères du monde entier sont fiers de lui avoir décerné. Ils le considéraient, à 28 ans, comme un des plus brillants photo-reporters. Si simple, si noble. ■